

des tempêtes de la société, naufragé et agonisant, ce grand homme comme vous dites, cet infortuné et aveugle mortel, comme je l'appelle ; oublié hier de Dieu et de lui-même ; aujourd'hui près de la sublime félicité.

— La gloire !... Connaissez-vous rien de plus grand que celle à laquelle il aspire ? De quel droit voudriez-vous ranimer dans son âme les feux trompeurs des vanités terrestres, lorsque dans son cœur brûle l'inextinguible flambeau de la charité ? Croyez-vous que cet homme avant de quitter le monde, avant de renoncer à la fortune, à la renommée, au pouvoir, à la jeunesse, à l'amour, à tout ce qui enorgueillit les hommes, n'ait pas soutenu une rude bataille avec son cœur ? Et vous voudriez le rejeter dans la lutte lorsqu'il a déjà triomphé ! Ne prévoyez-vous pas les désillusions, les peines, les amertumes que lui apporterait la connaissance de la vérité des choses humaines ?

— Mais c'est renoncer à l'immortalité ! cria Rubens.

— C'est y aspirer.

— Et de quel droit vous interposez-vous entre cet homme et le monde ? Laissez-moi lui parler et il décidera.

— Je le fais du droit d'un frère aîné, d'un maître, d'un père ; je suis tout cela pour lui. Je le fais au nom de Dieu et je vous répète : Respectez-le pour le bien de votre âme."

Et, en disant ces mots, le religieux se couvrit la tête de son capuchon et s'enfonça dans les profondeurs du temple.

"Allons-nous-en, dit Rubens ; je sais ce qui me reste à faire.

— Maître ! s'écria un des disciples qui, durant toute la conversation précédente, avait observé alternativement le tableau et le moine, ne vous semble-t-il pas comme à moi que ce vieux frère ressemble beaucoup au jeune qui se meurt dans ce cadre ?

— C'est vrai ! s'exclamèrent-ils tous.

— Restent les rides et la barbe ; mais, en tenant compte des trente années de date qu'on assigne à la peinture, il résulterait que le maître

avait raison lorsqu'il disait que ce religieux mort était en même temps un portrait et une œuvre de religieux vivant. Maintenant, que Dieu me confonde si ce religieux vivant n'est pas le père prieur !"

Rubens, sombre, repentant et profondément attendri, regardait s'éloigner le vieillard, qui le salua en croisant les bras sur sa poitrine, un peu avant de disparaître.

"C'était lui... oui," balbutia l'artiste. "Oh ! Allons-nous-en, ajouta-t-il en se tournant vers ses disciples. Cet homme avait raison. Sa gloire vaut mieux que la mienne. Laissons-le mourir en paix."

Et adressant un dernier regard au tableau qui l'avait tant captivé, il sortit du couvent, et se dirigea vers le palais, où le roi s'honorait de l'avoir à sa table.

Trois jours après il revint à la recherche du tableau, avec le dessein d'en prendre une copie, mais il avait disparu.

On célébrait à l'autel une messe des morts.

Il s'approcha pour contempler le visage du défunt, dont le corps était exposé au milieu de l'église, et il vit que c'était le père prieur.

"C'était un grand peintre ! dit Rubens. C'est maintenant qu'il lui ressemble."

D. GINESTET.

La délicieuse "Diva"

Dès l'apparition des premières cigarettes, les grandes dames de l'Espagne eurent vite fait d'apprécier le charme du "délicieux petit rouleau dont l'âme s'évapore en nuageuses spirales". En écoutant "Carmen", l'opéra-comique de Bizet, beaucoup d'entre nous ont subi le sortilège qui émane de l'héroïne dont "les rouges lèvres laissent échapper des volutes de fumée blanche".

Parmi les dames canadiennes, la cigarette favorite est la "Diva" manufacturée spécialement pour elles, de pur tabac égyptien. Les "Divas" sont mises en paquets de dix avec bouts en liège.

UNE FEMME NAIVE

Mme de Talleyrand, la femme du célèbre diplomate, était loin d'avoir l'esprit, le fin jugement et l'à-propos de son mari. Elle était même renommée par ses maladresses, que celui-ci s'efforçait toujours d'éviter ou de pallier.

Un jour, en se levant de table après le déjeuner, le prince de Talleyrand prévint sa femme qu'il avait invité à dîner pour le soir même un homme très instruit, très remarquable, un célèbre voyageur.

"C'est M. Denon, continua-t-il. Il a parcouru de nombreuses contrées et a publié la relation de ses voyages. Vous feriez bien de passer à ma bibliothèque et de vous faire remettre cet ouvrage, afin de le feuilleter cette après-midi et de pouvoir durant le dîner, parler à votre illustre voisin des pays qu'il a parcourus, des choses rares et curieuses qu'il a vues et racontées. Cela flatte toujours."

Mme de Talleyrand s'empressa de suivre ce conseil et alla trouver le bibliothécaire de son mari. Mais il lui fut impossible alors de se rappeler le nom de son futur convive et elle dut recourir à des périphrases chercher un biais.

"Je serais très désireuse de lire les aventures de certain voyageur... des aventures surprenantes, paraît-il, dans de lointains pays..."

— Madame la princesse ne pourrait pas me dire le nom de ce voyageur ?

— Un nom en "on", en "son"... Il est très connu... Un ouvrage que vous avez certainement, m'a assuré le prince.

— Ah bien ! Je devine..."

Et le bibliothécaire revient bientôt apportant à Mme de Talleyrand, une magnifique édition de "Robinson Crusoé".

"Voilà, lui dit-il, les aventures très curieuses, en effet, vraiment surprenantes, dont le prince vous a parlé."